Document généré le 25 avr. 2024 10:46

Revue d'histoire de l'Amérique française

WADE, F. MASSON. *The French Canadians 1760-1945.* The Macmillan Company of Canada. Toronto, 1955. xvi, 1136 p. ($6.00)

Guy Frégault

Volume 8, numéro 4, mars 1955

URI : https://id.erudit.org/iderudit/301683ar
DOI : https://doi.org/10.7202/301683ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Frégault, G. (1955). Compte rendu de [WADE, F. MASSON. *The French Canadians 1760-1945.* The Macmillan Company of Canada. Toronto, 1955. xvi, 1136 p. ($6.00)]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *8*(4), 582–583. https://doi.org/10.7202/301683ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1955

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

WADE, F. MASSON. *The French Canadians 1760-1945.* The Macmillan Company of Canada. Toronto, 1955. xvi, 1,136 p. ($6.00)

Lorsque M. Mason Wade aborda, voici une douzaine d'années, l'étude du cas canadien-français, il se trouva devant une situation qu'il jugea "malheureuse" et qui lui paraît encore susceptible de "conséquences tragiques". Il ouvrit les livres des historiens et s'aperçut que, selon que les auteurs étaient d'origine française ou de culture britannique, ils différaient au point que l'on se fût cru en présence de l'histoire de deux pays distincts. Sans s'arrêter à réfléchir qu'il en est peut-être ainsi parce qu'il y a deux Canadas — très inégaux, il est vrai, en importance — il s'est appliqué à dépasser ces deux versions contradictoires pour tâcher d'aboutir à une représentation objective de la réalité canadienne-française.

Animé par cette préoccupation, M. Wade ne pouvait prendre qu'une attitude, celle de l'arbitre. Arbitre honnête, bien au courant des règles du jeu, il s'efforce de les respecter lui-même. Il s'interdit, c'est élémentaire, de jouer pour une équipe ou pour l'autre. Sa position est au-dessus de la mêlée. Du moins en théorie. Car, malgré lui marqué par cette tradition de l'éducation américaine qui commande de prendre parti pour le faible, pour l'*underdog,* entraîné, au surplus, par la logique interne de la doctrine nationaliste du Canada français, il a été amené, sans trop s'en rendre compte, à orienter ses recherches et son interprétation à partir de la conception la plus conservatrice que les Canadiens français ont de leur propre histoire. S'il lui arrive, à l'occasion, d'imprimer un tour original à cette interprétation, c'est qu'il est plus conséquent avec lui même que ceux dont il adopte les idées fondamentales parce qu'il n'est pas contraint comme eux d'y apporter les accommodements imprévus que leur dictent les nécessités de l'existence au Canada.

Aussi, malgré un immense travail d'analyse, une vaste enquête et l'accumulation d'énormes stocks de faits, — des faits, il en a fallu pour remplir consciencieusement les onze cents pages de ce redoutable volume — et en dépit du labeur écrasant que l'auteur s'est imposé, est-on surpris et un peu peiné de constater combien son oeuvre apporte, au fond, peu de nouveau. Je prends soin de préciser : *au fond;* il ne faut pas être injuste : Wade a exhumé une foule de textes et réussi une masse de détails qu'on ne trouve pas ailleurs. Pourtant, on se croirait au pied d'un gratte-ciel de Manhattan construit sur les plans d'une vieille maison de l'île d'Orléans.

Le véritable sujet de cette étude, ce n'est pas tant le Canada français que le nationalisme canadien-français, plus exactement le nationalisme de Bourrassa, dont Wade se révèle un disciple de la stricte observance. Avec Bourassa, son grand homme est Lafontaine, — Lafontaine qui a accepté l'Union, après avoir été franchement prévenu par Hincks que, si les Canadiens français visaient des objectifs nationaux, l'Union serait leur "ruine".

Ce qu'il aime chez Bourassa, c'est son large "canadianisme", ce canadianisme nécessairement assimilateur dont Bourassa n'a fait qu'hériter et que Hincks évoquait déjà lorsqu'il invitait Lafontaine et ses partisans à collaborer avec les Réformistes "as Canadians" — c'est-à-dire comme artisans d'un nationalisme *canadien* situé à égale distance d'un colonialisme retardataire et d'un républicanisme américain. La grande erreur de Wade est de croire que ce nationalisme *canadian* date des années 1920, alors qu'on en relève les traces un siècle plus tôt. Son illusion capitale — c'est celle des bourassistes — consiste à imaginer que les Canadiens français peuvent travailler à leur propre avancement en travaillant à la promotion de ce nationalisme-là.

Un moment, l'auteur vient tout près de toucher le fond du problème. "Le fil conducteur de l'histoire canadienne-française, écrit-il, est l'esprit connu sous le nom de 'nationalisme'; c'est en réalité un provincialisme intense auquel se mêlent des éléments ethniques et religieux." J'y vois, dans un raccourci admirable, la définition la plus rigoureuse de la tragédie canadienne-française. Il existait, avant 1783, en Amérique du Nord, des colonies qui avaient grandi sous la protection de l'Angleterre. L'Angleterre les avait faites et les avait défendues contre la Nouvelle-France. Déchirées par la guerre de l'Indépendance, elles allaient donner naissance à deux nations : la république américaine et le Dominion du Canada. Par ailleurs, il avait existé avant 1763 des colonies françaises aptes, avec le temps, à se transformer elles aussi en nations. Mais elles furent démembrées, conquises, défaites, puis soumises à un processus historique qui a fait de la principale d'entre elles, le Canada, une dépouille, une dépendance, une province du Dominion créée par les Britanniques. Alors que les sociétés issues de l'empire anglais se sont haussées au rang de nations, la société qui a survécu à l'empire français a dégénéré au niveau d'une province. — Voilà ce qu'il fallait voir et qui eût éclairé toute la suite. M. Mason Wade ne l'a pas compris : pas plus que les Canadiens français qu'il approuve, pas plus que les Canadiens français qu'il condamne. Comme bien d'autres, il n'a pas très bien réussi son livre parce que, contrairement au Petit-Jean de Racine, ce qu'il sait le plus mal, c'est son commencement.

Université de Montréal Guy FRÉGAULT